

1921 : Colin, Martinet et Bonnerot renforcent le mythe Romain Rolland

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent

Le lecteur peut se rappeler que, lors d'un premier confinement, deux croquants de Basse-Puisaye¹ avaient eu la chance de se passionner pour le petit livre de Guy Thuillier, intitulé *Romain Rolland, de 'Jean Christophe' à 'Colas Breugnon'*, publié en 2005, qui servait de catalogue à une exposition organisée à Nevers. L'auteur reprenait ainsi, sans aucune explication, le titre d'un autre livre publié, lui, en 1946 : n° 111 du catalogue (p. 72). Pourquoi à cette place, et non pas dans la « fortune critique » (p.101-149). Cela mettait en souci. Nulle mention non plus de *Clerambault*, le roman de « l'un contre tous ». Et la perplexité des deux croquants s'était accrue. Ils allèrent donc consulter le devin de leur village. Il répondit : « Mes chers petits myrmidons, il faut apprendre à lire, et à relire. Retournez à Thuillier, et découvrez Paul Colin. Abandonnez aussi vos prénoms favoris, car vous devez désormais vous avancer masqués : *de vobis ipsis sileatis* ! Et avec un bon sourire, le devin leur tourna le dos, retournant à ses fourneaux.

Effectivement ! Paul Colin figure dans le livre de Thuillier au n° 173 du catalogue, p. 100. En tout et pour tout. Il s'agit d'une lettre du 13 février 1920, tirée du recueil conservé à la « Bib. Nat. (ms. n.a.f. 15762 f^{os} 23-26 ». Romain Rolland (54 ans) y donne des conseils à Paul Colin (25 ans), « le jeune et remuant directeur » de *L'Art libre* de Bruxelles (une revue mensuelle) qui prépare un nouveau livre. Il a en effet déjà publié une brochure sur lui en 1918 : *La vertu d'héroïsme et M. Romain Rolland* (n° 159^{bis} de la bibliographie précieuse de Jean Bonnerot).

À cette date du 13 février 1920, et pour faire le point sur nos autres auteurs, Stefan Zweig (né en 1881) travaille comme un ange : il traduit *Liluli, Le Temps viendra*, et pour pouvoir boucler sa biographie, il attend impatiemment que Rolland termine l'histoire d'Agénor Clerambault. Pierre Jean Jouve (né en 1887) a déjà montré la première mouture de son livre à l'intéressé, et procède avec ardeur à la refonte

de son manuscrit, qui sera édité par Ollendorff et mis en vente à l'automne suivant. Marcel Martinet (né en 1887) est censé travailler à ses *Pages Choisies*, dans le midi, et Rolland le relance régulièrement, avec tact. Ce n'est qu'en juillet qu'ils apprendront, les uns et les autres, que Jean Bonnerot (né en 1882) prépare quelque chose. Bref, Romain Rolland peut apparaître alors comme un chef d'équipe qui gagne. C'est un moment rare dans sa longue carrière de maître à penser. Et il a dû s'en féliciter plus d'une fois, si l'on songe à ce qu'il écrit dans ses *Mémoires*² : « En vérité, ce qui m'a manqué, ce sont des équipes. J'étais fait pour diriger des chantiers, et dans l'histoire, et dans l'art. J'avais de quoi alimenter et organiser les tâches d'une bonne douzaine d'ouvriers. » En tout cas, vers 1920, il en a cinq autour de lui, bien motivés, bien accompagnés – même si Jean Bonnerot se tient un peu à l'écart, et si Paul Colin est un jeune poulain aux foucades redoutables.

*

* *

Il est délicat d'évoquer aujourd'hui la personnalité de ce Belge germanophile qui mérita trop les trois balles dans le ventre qu'un jeune patriote, en service commandé, lui lâcha, le 13 avril 1943, au beau milieu d'une librairie bruxelloise. Georges Duhamel l'exécuta définitivement³. Mais entre 1920 et 1924 Paul Colin devint, qui qu'en grogne, la cheville ouvrière du rollandisme, non pas tant par ses deux livres sur Rolland que par sa revue *L'Art libre* au cours de la polémique avec la revue *Clarté* et tout le groupuscule autour de Barbusse. Tant et si bien que Rolland poussa Colin aux côtés de René Arcos à la tête de la nouvelle revue *Europe* – dont le 1^{er} numéro parut le 15 février 1923 – pour faire pièce à *Clarté*. Quant aux deux livres de Colin sur Rolland, si celui de 1918 (déjà mentionné) est en français, l'autre intitulé *Romain Rolland* paraît en néerlandais⁴; mais tous deux se développent autour des notions

1. Cf. « Automne 2020 : Jouve, Zweig et le mythe de Rolland », *Études Romain Rolland*, n° 46, janvier 2021, p. 33-37.

2. ROLLAND Romain : *Mémoires*, Albin Michel, Paris 1956, p. 311.

3. Dans *Les Espoirs et les épreuves (1919-1928)*, *Mercure de France*, Paris 1953, p. 72 ; passage cité par Claudine Delphis, in *Survies d'un Juif européen, Correspondance de Paul Amann avec Romain Rolland et Jean-Richard Bloch*, Leipziger Universitätsverlag 2009, p. 538, n. 320.

4. *Romain Rolland, door Paul Colin, geautoriseerde vertaling van Fenna de Meyier*. Van Loghum Slaterus & Visser, Arnhem 1921. L'ouvrage est dédié « Aan Mademoiselle Madeleine Rolland », en pleine page, hors-texte.

d'héroïsme et de crises productives. Le livre hollandais, publié à Arnhem, est magnifique, à tous égards : sa reliure est de style « art nouveau » et joue avec les initiales R. R. accolées par la hampe ; elles forment un *tao-tié* apotropaïque dans une sorte d'ostensoir étincelant. [Reproduction souhaitée de la couverture du livre, dont j'ai envoyé une photo]. C'est que Paul Colin fut un jeune esthète – fort laid, au demeurant, selon Duhamel ! – fantasque, peu fiable, mais très influent, très énergique, un intrigant des plus doués : on le rencontrait partout, à Paris, à Londres, à Berlin. Son livre *Allemagne (1918-1921)* – publié chez Rieder dès 1923 – en témoigne : écrit à chaud, en pleine révolution, il rendit furieux Heinrich Mann qui y était honoré comme une vieille barbe⁵ ! Dans l'histoire du rollandisme (et de la revue *Europe*), Paul Colin doit figurer comme une étoile filante. Mais en 1935 encore, dans *Quinze ans de combat*⁶, Romain Rolland tient à écrire : « [...] *L'Art libre* était une revue, éditée à Bruxelles, que dirigeait excellemment Paul Colin. Sa collection est la plus précieuse, en langue française, pour l'art et la pensée internationale, dans les premières années d'après-guerre. »

*
* *

Aux antipodes se trouve Marcel Martinet. Et l'on n'admira jamais assez le spectre très large des amitiés rollandiennes ; autrement dit : la puissance rayonnante d'un mythe inspiré par une personnalité héroïque ! Marcel Martinet est un brillant sujet (normalien) un « pur » parmi les purs. Fils d'une institutrice et d'un potard (modeste préparateur de pharmacie), après être passé de « Carnot-Dijon » à « Louis-le-Grand-Paris », il renonça à passer l'agrégation par « refus de parvenir ». Car il avait découvert Albert Thierry et l'officine du quai de Jemmapes, c'est-à-dire le syndicalisme révolutionnaire, comme mode de vie... Il écrivit spontanément à Romain Rolland dès octobre 1914 pour le soutenir, après les premiers articles publiés. Par la suite, il devint le « grand frère » de Jean de Saint-Prix. C'est dire l'amitié exaltée qui régnait dans ce réseau de pacifistes révoltés qui acceptaient de prendre tous les risques. Martinet était, comme Rolland, un valétudinaire très énergique, un pauvre, sachant toute la valeur de la fraternité. Il fut à plusieurs reprises fraternellement aidé par Rolland, par Stefan Zweig, par Trotsky (dont il fut l'ami, à Paris). Solidarités étranges, admirables. Sans oublier les sœurs, les mères, toutes les femmes, omniprésentes dans *Les Temps maudits*, son recueil de poèmes paru à Genève en 1917, et trois ans plus tard (!) à Paris chez Ollendorff. Rolland en préférerait certains : « Ce quai... », par exemple. C'est dans l'élan de ce recueil que Martinet accepta la proposition de Rolland,

le 25 novembre 1918 : « Vous avez peut-être entendu parler d'un volume de « Pages Choisies » de mes livres, qui avait été fait par Louis Gillet et imprimé par Ollendorff, un mois avant la guerre. Ce pauvre Gillet, qui pourtant me connaît bien et m'a été, pendant vingt ans, un bon et fidèle ami, m'a renié en 1915 [...]. Humblot [directeur d'Ollendorff] est actuellement assez pressé de reprendre le projet de cette publication. Pourriez-vous vous en charger ? »⁷ Martinet va accepter. Cela pourrait apparaître comme un point de départ, mais en réalité c'est pris dans un flux complexe et abondant, celui de la vie la plus riche, la vraie vie. Pourtant, il faudrait essayer de distinguer le point de vue de Rolland, celui de Martinet, celui de l'éditeur.

Or, Alfred Humblot meurt en juin 1920 ; il est remplacé par André Delpeuch. Mais la maison Ollendorff est en difficulté, et en 1924 les éditions Albin Michel reprennent une partie de son fonds. Impossible de préciser davantage ici ; mais c'est très important pour la diffusion de l'œuvre de Rolland ! Quant au projet des « Pages Choisies », il semble appartenir à Rolland entièrement, et depuis longtemps. Il existe en effet deux livres très antérieurs, avant même celui de Gillet, « le non-livre », comme le désigne Bernard Duchatelet⁸. Pour le premier livre de Bonnerot, en 1909, *Romain Rolland, Extraits de son œuvre*, il s'agissait bien d'une anthologie, d'un bouquet ! Comme d'ailleurs pour l'ouvrage paru en 1912 chez Sansot, à Paris, *L'Humble vie héroïque. Pensées choisies et précédées d'une introduction par Alphonse Séché*. Mais ce titre-là était de Rolland, hautement revendiqué par lui dans plusieurs lettres à des correspondants différents. Et c'était dans la « Collection des Glanes françaises ». On peut donc penser que l'idée d'une anthologie était bien ancrée dans l'esprit de Rolland, à condition qu'elle fût sensible et actualisée, afin de révéler le cours puissant d'un grand fleuve... et qu'à chaque fois, à la source, l'auteur, tel le dieu Tibre, surveillât de près l'anthologiste en intervenant souvent d'une façon très directive, du bout de sa plume. En novembre 1918, après l'armistice, Rolland reprend donc, en accord avec son ami Humblot et fidèle à lui-même, un projet d'avant-guerre. Mais par définition – s'agissant d'un fleuve –, l'actualisation est impossible, car tout coule trop vite... Le livre de Martinet ne pouvait être qu'un admirable fragment, un *torso*, pour le dire à l'allemande !

Si Martinet relève le gant et se lance dans ce gros travail, c'est qu'il admire Rolland et qu'il se sent prêt. Dans son Journal – dont des extraits sont publiés dans la réédition des *Temps maudits* (Agone 2003) –, on peut lire, à la date du 15 juin 1916 (p. 179) : « [...] Commencé le Rolland, lire et prendre des notes. Je m'y mets entièrement : Au-delà de la mêlée [*sic*] puis les Christophe, puis revoir Au-delà de la

5. Cf. le développement sur « Heinrich Mann », p. 89-95.

6. *Quinze ans de combat*, Rieder, « collection Europe », Paris 1935, « Notes et commentaires » p. LXVII.

7. Cf. Fonds Marcel Martinet, BNF, n.a.f. 28352.

8. Cf. *De l'utilisation des écrits intimes dans la rédaction d'une biographie : le cas Romain Rolland*, in *Cahiers de Brèves*, n° 27 (Juni 2011), p. 9.

mêlée. J'écrirai ensuite. Après je lirai ce que je trouverai qui a déjà été écrit autour, et une dernière fois Au-delà de la mêlée. » – L'insistance est révélatrice, ainsi que la date. Sans compter que la méthode est excellente, si l'on veut écrire quelque chose sur « Au-delà de la mêlée » ! Il ne peut en aucun cas s'agir ici du projet Rolland-Humblot de 1918, mais bien plutôt d'un projet militant de Martinet pour saluer le courage de Rolland et sa fidélité – ainsi que le dit l'épigraphe des *Temps maudits* : « À la fraternité humaine crucifiée par les hommes /et vivante au-dessus de la mêlée/ À Romain Rolland fidèle [...] ». On voit dans quel esprit se trouvent liés le recueil des poèmes de Martinet et son énorme travail pour les *Pages Choisies*. Cet esprit-là doit régner dans les deux œuvres. Il ne faudrait pas oublier non plus que Martinet appartient à l'équipe de *L'Effort libre*, groupée autour de Jean-Richard Bloch dont la revue préparait en 1913 un numéro spécial consacré à Romain Rolland. Numéro spécial que Jean Bonnerot, en 1921, espérait encore : c'est la toute dernière référence (n°205) mentionnée par sa bibliographie si vive.

Martinet se mit donc au travail avec ardeur, aidé par Rolland, en particulier pour qu'il dispose des ouvrages nécessaires. (Rolland qui a vite surmonté son appréhension initiale en apprenant que Martinet n'était pas « musicien »). Deux ans plus tard, le 20 juin 1920, il s'empresse d'accuser réception d'un très gros manuscrit : « Madame Pergaux [la veuve du très cher Louis] m'a apporté jeudi [17 juin] l'énorme manuscrit. Je l'ai lu aussitôt [en moins de quatre jours], et, tout chaud, je vous écris. C'est parfait, mon ami. C'est si bien, que vous avez réussi à me faire devenir (presque) un Rollandiste... ». [Oh, la fine malice, car le torchon brûle déjà !]. Toute cette lettre serait à citer et à commenter ; elle se termine par : « À vous de tout cœur. Je porte le manuscrit demain lundi à Delpuech. » – Après quoi viennent toutes sortes d'observations importantes : la préparation du texte commence. Elle dut être très laborieuse, et quelquefois acrobatique. Car si Martinet est sans doute aux antipodes de Paul Colin, il n'est pas loin de l'être tout autant de Rolland, quand il s'agit de Révolution : Martinet se veut prolétarien, et il voit Rolland comme un bourgeois. Il fait donc des efforts très perceptibles pour adoucir certaines formules. Guy Thuillier n'a pas dû s'en rendre bien compte quand il écrit (p. 115 de son catalogue) : « Les commentaires de Martinet, un fidèle de Romain Rolland, ne sont pas toujours assez nuancés. » Contentons-nous de citer Martinet présentant *Le Buisson ardent* : « Je ne sais si Romain Rolland, qui les connaît mieux aujourd'hui, accepterait encore dans tous ses traits l'esquisse qu'il a tracée ici des milieux révolutionnaires ; elle me paraît être le passage le plus fragile de l'œuvre. » (*Pages Choisies*, vol. 2, p.107).

En tout cas, le second volume parvint à Villeneuve, en

bonne forme, le 3 octobre 1921 et Romain Rolland, qui resta content (comme d'ailleurs son père et sa sœur) le fit aussitôt savoir à Martinet. Mais en réalité, c'est lui, Rolland, qui en lisant les épreuves avait tranché, le 23 janvier précédent : « Je n'ai pas encore fini le 2^{ème} volume des *Pages Choisies*. Il me reste une centaine de pages. Mais c'est admirablement fait ! [...] Deux manques que je vous dirai. L'un dans *Liluli* [...]. L'autre à propos de *Pierre et Luce* et surtout *Clerambault*. Il a été convenu qu'ils resteront en dehors des Extraits [...] ». Mais ce n'est pas encore satisfaisant. Alors il trouve la solution, qu'il présente à Martinet dans sa lettre du 16 (ou 17) février : « Si vous êtes un peu gêné par *Liluli*, pourquoi ne pas la supprimer du volume ? En somme, il serait plus logique de la réserver pour un futur 3^{ème} volume avec *Clerambault* et *Pierre et Luce*. Elle fait partie du même groupe ; et l'on comprend mal l'un des trois sans les autres. [...] ». Ainsi, l'on passerait des *Précurseurs* à *l'Empédocle* qui conclurait. » Il est donc permis d'affirmer que le second volume, pour sa composition, est de la conception de Rolland. Et la notice finale (p. 307), intitulée « Les derniers ouvrages de Romain Rolland » est un texte qui lui appartient entièrement ; il est d'une efficacité souveraine.

Or, ce troisième volume ne parut jamais. Martinet, devenu le directeur littéraire de *L'Humanité*, s'engagea dans la querelle aux côtés de Barbusse. Le 25 mars 1922, il signait dans ce même journal un article que Rolland jugea déplorable : « Les Intellectuels et la Révolution » où l'on pouvait lire des phrases comme : « Les intellectuels nous laissent en plan, comme toujours et partout. ». Rolland répondra par « La Révolution et les Intellectuels (lettre de Romain Rolland aux amis communistes) » paru dans le numéro d'avril 1922 de *L'Art libre*. Après cela Martinet ne pouvait plus signer un 3^{ème} volume « rollandiste ». Pourtant il s'était acquitté de sa tâche jusqu'au bout : où est le manuscrit qui ne fut pas utilisé ? Dans le fonds Rolland, dans le fonds Martinet⁹ de la B.N.F. ? Il faudrait s'en assurer. En attendant, nous ne sommes pas près de savoir comment Martinet jugeait la trilogie organique que Rolland fit paraître à la fin de la guerre.

Tel quel, son travail pour les *Pages Choisies de Romain Rolland. Avec une introduction et des notices par Marcel Martinet*, Ollendorff, Paris 1921 (vol 1 : 350 p, vol. 2 : 318 p.) reste très utile, précieux et original. Martinet commence par la musique et, sans être musicien, il trouve de belles formules parce qu'il est d'abord un poète. Pour le théâtre également ; mais il choisit d'y faire valoir surtout des raisons politiques. Il aurait facilement pu en privilégier d'autres, plus psychologiques, concernant l'auteur lui-même, avant ses personnages. Dans l'Introduction générale, Rolland appréciait beaucoup la partie intitulée « Les Dieux » (p. 14-18). Martinet, l'ami de Louis Pergaud, y

9. Par exemple sous la désignation « Épreuves corrigées d'un texte sur Romain Rolland », Fonds Martinet, NAF 28352 (47) ?

admet l'existence de « forces souterraines » ; il voit bien que dans *Le Triomphe de la Raison*, Faber aussi, le rationaliste volontaire, accepte les dieux cachés (p. 17). Il les admet en tant que forces : bien plus, il les utilise.

Les notices de Martinet sont nombreuses, stimulantes et souvent subtiles, car l'ancien normalien a aussi une tête philosophique ; elles entraînent la lecture et la relecture de toutes les œuvres. Cela relève d'un impressionnant tour de force, si l'on songe que Martinet fut le théoricien d'un art prolétarien, dès avant 1914, dans *L'Effort libre* – et plus encore, qu'il devint après la guerre le praticien chevronné de la culture prolétarienne, dans le cadre d'un syndicalisme révolutionnaire inspiré plutôt par Joseph Proudhon et Albert Thierry que par Karl Marx. Et Martinet s'est acquitté avec loyauté d'une lourde tâche, sans tricher. Il méritait l'admiration de Rolland et des siens. Heureusement, ils se réconcilieront tous avant de mourir : Marcel Martinet, Romain Rolland et Louis Gillet. Trois personnalités à jamais mémorables.

*
* * *

Mais il faut revenir à l'année 1920. En juillet Rolland est à Paris. Il a parachevé *Clerambault*. Du bout de sa plume, il suit de près, par lettres, le travail de Stefan Zweig : sa biographie et ses traductions. Il prépare tout aussi soigneusement le livre de Martinet qui reviendra bientôt de Toulon pour s'installer à Sceaux, au mois d'août. Jouve est à Florence, où il corrige les épreuves de son *Romain Rolland vivant*. Toute cette fine équipe travaille au mieux, quand soudain surgit quelque chose d'inquiétant.

C'est dans une lettre à Martinet, le 14 juillet 1920. Rolland lui donne son avis, « très net », sur la bibliographie à prévoir ; il ne faudrait oublier personne : ni Alphonse Séché, ni Guilbeaux, ni Charles Baudouin, ni Ernst Robert Curtius (« un des meilleurs de la liste ») – puis Rolland lâche, tout à trac : « Où avez-vous vu que Bonnerot préparait un nouvel ouvrage sur moi ? » Tous les mots ici sont révélateurs, pour le ton, pour le verbe « préparer », pour l'adjectif « nouvel ». Le plus vraisemblable est que Martinet ne l'a pas appris dans un salon, mais dans une réunion de camarades où il y avait des typos (des protes comme Alzir Hella, le futur traducteur-partenaire de Stefan Zweig) ou en prenant un pot (rue du Croissant ?) avec Fernand Desprès, ce copain qui savait tout et qui lui avait corrigé les épreuves des *Temps Maudits*. C'est en écrivant le mot de « bibliographie » qu'a dû surgir, dans l'esprit de Rolland, une association d'idées fulgurante, dans un éclair de plus ! Bel exemple aussi de mémoire longue, car Rolland se souvenait sans doute de certaines lettres échangées en 1909. Bonnerot tout autant...

En tout cas, Martinet ne se trompait pas : Jean Bonnerot préparait effectivement un nouvel ouvrage, qui sera achevé en novembre 1921. Il s'intitulera : *Romain Rolland. Son*

œuvre. Portrait et autographe. Document pour l'histoire de la littérature française. Publié à La Nouvelle Revue critique (Ancien Carnet critique). Son précédent ouvrage datait de 1909 : *Romain Rolland. Extraits de son œuvre avec une introduction de Jean Bonnerot*, dans les *Cahiers Nivernais et du Centre*, 13^e et 14^e fascicules de la 11^{ème} série. Deux publications modestes et cependant précieuses. Quand on les dispose sur une table, à côté des dix-neuf volumes de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve (recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot)*, on éprouve une vraie émotion. Le même homme a donc été capable de réussir ce grand écart ? Et quand on en a lu un peu, on ajoute, sans se forcer : avec cette qualité dans la rédaction et dans la précision ! C'est donc possible d'être un poète sensible et un historien érudit et méticuleux ? Oui. Tel fut Jean Bonnerot.

En partant sur ses traces dans le Journal de Romain Rolland (du moins sous la forme incomplète qui reste la seule accessible, 77 ans après sa mort), on arrive vite à la conclusion que leur amitié fut des plus vives à la toute fin, en novembre 1944, à Paris. Mais cette amitié fut d'abord très dissymétrique. Bonnerot admire Rolland, dans l'ombre. Il se souvient de cours en Sorbonne et d'apparitions dans la boutique des *Cahiers* : « Et seuls se rappellent peut-être sa silhouette ceux qui ont suivi ses cours d'histoire de la musique en Sorbonne ou à l'École des Hautes Études Sociales ou qui l'ont aperçu certains jeudis, dans la petite boutique des Cahiers de la Quinzaine, entre Charles Péguy, les frères Tharaud, Daniel Halévy ou Georges Sorel. » (*Romain Rolland 1921*, p. 5).

C'était déjà le ton intime et chaleureux du livre de 1909 : « Matin d'été dans le Morvand [*sic*], un matin sonore et bleu, plein de soleil, d'oiseaux et de fleurs. » (p. 9). Ainsi commence l'anthologie, un bouquet évidemment. Romain Rolland fut content, mais il chipota. C'était dans sa nature : car il était lui aussi très méticuleux. (Et nous devons aujourd'hui tous nous en féliciter !) – Ici encore, le catalogue de Guy Thuillier (en 2005) est d'une qualité exceptionnelle : huit documents (pas moins, les nos 174 à 181) illustrent cette publication mémorable, avec un fac-similé en pleine page (p.103) montrant les observations de Rolland sur les épreuves du livre à venir. Tout est à bien lire, à examiner de près, car il s'agit de bibliographie et c'est déjà un point très sensible pour Jean Bonnerot, le futur grand maître *es arts bibliographiques*... Rappelons en passant, (légèreté impartable !), qu'il fit culminer ses recherches en publiant une bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve, en trois volumes : le premier tome paru en 1937 obtint le Grand Prix de la Critique ; les deux autres suivirent (si l'on peut dire) en 1949 et en 1952.

On a tout de même l'impression que Rolland ne prit jamais vraiment la mesure exacte de Jean Bonnerot. Ainsi on perçoit dès 1912 de la sympathie, mais on est loin du goût qu'il eut pour Pierre Jean Jouve, pour Martinet ou, bien sûr, pour Jean de Saint-Prix... Dans le livre très réussi de 1946,

De Jean-Christophe à Colas Breugnon, illustré par Jean Lurçat (édition du Salon Carré) et qui donne à lire des *Pages de Journal*, extraits inédits (entre le 2 octobre 1912 et le 18 septembre 1913), on lit (p. 43) – et ce dut être vers le mois d’octobre 1912 : « Bonnerot (un jeune compatriote) est devenu (il ne sait lui-même comment) secrétaire de Saint-Saëns. » Suivent deux bonnes pages sur le musicien, et rien sur Bonnerot lui-même. Il semble que Rolland pendant longtemps n’appréciât son admirateur que comme un informateur précieux. Amitié plutôt déséquilibrée, loin de l’idéal d’Aristote ou de Cicéron, qui demande la réciprocité.

Dans le *Journal de Vézelay*¹⁰, le nom de Jean Bonnerot apparaît onze fois dans l’index, mais jamais dans le *Journal des années de guerre*¹¹. Il est alors à Paris, son état de santé ne lui permettant pas de rejoindre une unité combattante. Il « sert » aux Archives du ministère de la guerre, puis aux Archives de l’Hôpital (militaire) du Val de Grâce. Mais il suit aussi de très près tous les articles que l’on publie sur Rolland, et il va le prouver par l’*Essai de Bibliographie*, dans son livre de 1921. Avant d’en préciser l’enjeu, concluons cependant sur l’amitié de Rolland et de Bonnerot. Le *Journal de Vézelay* nous apprend (p. 906) que, le 23 mai 1943, madame Bonnerot apporte le IV^{ème} volume de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve* (Stock, Paris 1942) ; et encore une fois, les remarques de Rolland manquent de chaleur : « [...] je doute que Bonnerot puisse arriver au bout, [...] beaucoup de peine pour un médiocre résultat : car les lettres de Sainte-Beuve publiées dans ce volume sont d’un très mince intérêt. » Et de conclure sur Sainte-Beuve (mais on hésite un peu) : « C’est un petit homme à la vue courte (mais appliquée dans sa tâche), de peu de cœur et de caractère. » Nous sommes au regret d’écrire qu’ici on peut n’être pas d’accord avec Rolland ! Il a dû lire un peu trop vite : en grand professionnel il a sans doute consulté l’Index du volume, il a trouvé un renvoi pour « mort de Stendhal » aux p. 233-234, il s’est empressé d’y aller voir... mais sans rien comprendre et pour se laisser abuser par son préjugé défavorable à Sainte-Beuve – sans avoir pris connaissance du mode d’emploi (p. 16) de cet ouvrage érudit. Pourtant l’histoire ne s’arrête pas là et Bonnerot s’acharna à faire mieux (re)connaître Sainte-Beuve par Rolland. En juin 1943, l’écrivain est à Paris : « Jeudi 10. - Jean Bonnerot m’apporte, à lire dans ma réclusion, deux volumes du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, dans une magnifique édition » (p. 912). Et samedi 19 : « Bonnerot me porte les trois volumes suivants du *Port-Royal*. » (p.918). Manifestement, le bibliothécaire de la Sorbonne tient à le convertir ! Sa dernière visite à Rolland fut le 27 novembre 1944. Et l’on connaît la suite. L’amitié de Jean Bonnerot pour Romain Rolland

s’exerça donc effectivement pendant plus de quarante ans.

*
* *

Mais revenons à la péripétie du 14 juillet 1920. Rolland commença par se fâcher. Après enquête, il s’adressa à l’éditeur de Bonnerot (16 rue José Maria de Hérédia, Paris VII) pour obtenir communication des épreuves de l’ouvrage, ayant « des doutes sur l’exactitude de sa monographie » [encore un terme un peu dépréciatif]. Mais il prit grand plaisir à lire « cette biographie si scrupuleuse et si sympathique »¹².

Le livre de Jean Bonnerot est en effet une petite perle, de l’ouverture au finale. Le tout premier chapitre, sans titre, donne à admirer l’art sensible d’un poète, d’un historien et d’un homme de caractère à la longue mémoire souriante. Après le « portrait » et l’autographe » – deux illustrations sur papier glacé suivies de la page de titre –, le texte enchaîne *glissando*, et le portrait en est vivifié ; et le fac-similé de lettre, faussement hors-texte, rappelle malicieusement la collaboration de 1909 où Rolland se qualifiait d’« animiste », d’une façon assez cocasse. D’ailleurs les deux livres de 1909 et 1921 se superposent agréablement pour le format (14 x 19cm) et l’épaisseur (1 cm). Détail troublant. À la toute fin du dernier chapitre (daté « Novembre 1921 »), Jean Bonnerot est proprement génial car il trouve les bonnes formules (p.99) : « Il [Rolland] juge son œuvre à peine commencée, et plus d’une fois a supplié ses amis – et ses ennemis – qu’on lui laisse au moins le temps de dire ce qu’il avait à dire. L’œuvre déjà existe : elle a sa place, elle a sa raison d’être, elle s’impose. Attendez. »

Les points forts de ce petit livre sont, aujourd’hui encore, les chapitres sur la carrière musicologique de Romain Rolland et ce qui est modestement intitulé l’« Essai de Bibliographie ». Bonnerot y fait une vraie démonstration de méthode, en distinguant dix sections regroupées en deux parties et suivies d’un « index méthodique » ! Mais il démontre aussi que l’on peut lier joliment la rédaction d’un texte à des repères bibliographiques, sobrement numérotés. Il se donne ainsi le luxe, à plusieurs reprises (par ex. p. 70, p.96) de renvoyer au livre de Jouve, tout frais paru chez Ollendorff. Et le caractère méticuleux de l’ouvrage et de l’auteur est souligné (p. 143) par l’impression d’un *erratum* !

Sur la musique, deux chapitres sont spécialement intéressants : « Romain Rolland, professeur, critique et historien musical » (le huitième) et « Retour à la musique : Haendel et l’Encyclopédie de la musique » (l’onzième). Sans oublier, dans la bibliographie, la 5^{ème} section de la 1^{ère} partie : « His-

10. ROLLAND Romain. *Journal de Vézelay (1938–1944)*, édition de Jean Lacoste, Bartillat², Paris 2012.

11. *Journal des années de guerre (1914-1919)*, édition de Marie Romain Rolland, Albin Michel, Paris 1952.

12. Cf. Bernard Duchatelet, *De l’utilisation des écrits intimes*, op. cit., p.10.

toire et critiques musicales ». Aujourd'hui encore, tout cela fournit une base des plus solides, qui n'a pas d'équivalent – et l'on regrette que cela n'aille pas au-delà de 1921. Sans oublier non plus un grand nombre de notations érudites et sensibles, comme dans le chapitre « Années de collège et de lycée » : « Seule la musique lui semblait le refuge et le bienheureux abri [...] ; il l'appelait le chant des siècles et la fleur de l'histoire. » (p.10) Comment douter, après cela, du zèle apologétique de Romain Rolland, historien de la musique ? Au risque de nous répéter : voilà un livre qui mériterait d'être réédité, tel quel. Il parle par lui-même. Il suffit de le lire en se souvenant de la gentillesse malicieuse de l'auteur qui avait choisi pour simple devise : Servir.

*
* *

Nous affirmons donc (sans surprise) qu'il y eut en 1920 *crystallisation d'un mythe* autour de la figure de Romain Rolland – au-delà du « rollandisme » qui ne désignait qu'un aspect politique de ce mythe. Rolland en était conscient, il en fut même le principe actif en tous points. La multiplication des ouvrages parus en 1920/1921 – il y a tout juste un siècle – l'atteste suffisamment. L'étude de la genèse de chacun de ces ouvrages emporte la conviction. Et au centre de cette activité, Romain Rolland a pu placer la composition et la publication de *Clerambault*, vrai-faux roman. Son caractère autobiographique est lui aussi vrai et faux, tout à la fois, c'est du « mentir-vrai ». Nous dirons qu'un équivalent symbolique de la figure rollandienne s'est constitué, de fait. Il est incontestable aussi que le personnage de Clerambault aboutit à la manifestation d'une image christique. Personne, en pays chrétien, ne peut être à l'aise devant la conclusion du roman. Guy Thuillier a donc pu facilement oublier de

faire figurer cette œuvre dans son catalogue de 2005. Il a surtout voulu oublier le côté christique, sans doute. Comme beaucoup d'autres avant lui. Comme Jean Bonnerot, par exemple ! Il suffit de comparer sa page 91 (du livre de 1921) avec la page 279 du roman !

Nous voudrions conclure (provisoirement) par un syllogisme formel :

*Clerambault est une figure christique,
Or, Romain Rolland est peu ou prou Clerambault,
Donc Romain Rolland est une figure christique peu ou prou.*

Syllogisme qui devra un jour ou l'autre être examiné sérieusement, comme une réponse à l'appel : « Clerambault ! » (p.308 du roman).

mai 2021

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent outre leurs travaux sur Zweig, ont aussi édité dans *La Pochothèque (Le Livre de Poche)* deux volumes «Romans et nouvelles» d'Arthur SCHNITZLER (1994 et 1996) ainsi qu'un vol. Franz KAFKA : «Romans, Nouvelles Journaux» *ibid.* 2000. Ils ont aussi traduit l'œuvre de Wolfgang HILBIG (Flammarion, Gallimard, Métailié).

Ont leur doit récemment :

Stefan Zweig : Pas de défaite pour l'esprit libre, Écrits politiques 1911-1942, traduits, présentés et annotés par Brigitte Cain-Hérudent, avec une préface de Laurent Seksik, Albin Michel, Paris 2020

Stefan Zweig : Écrits littéraires. D'Homère à Tolstoï, traduits, présentés et annotés par Brigitte Cain-Hérudent, Albin Michel, Paris 2021.